

interview de David Halperin

En juin 2000, David Halperin est venu à la librairie *L'Odeur du Temps* présenter plusieurs de ses ouvrages publiés et traduits en français par Epel, la maison d'édition de l'École lacanienne de psychanalyse. A cette occasion, il a accepté de nous rencontrer, Geneviève Baurand et moi, pendant quelques heures dans le cadre tamisé et frais d'une pièce mise à notre disposition par nos amis libraires.

De cette rencontre est issue l'interview que l'on peut lire ici, qui reprend dans l'écriture la majeure partie de nos échanges. On y lira une tentative pour nous de mettre la psychanalyse au risque d'une confrontation avec une pensée et une pratique du plaisir parfois dérangeantes.

L'intérêt que nous avons pris à la lecture des ouvrages de David Halperin, où s'origine le désir de le rencontrer et de l'interviewer, tient à la fois à sa connaissance des classiques de la culture grecque ; on peut lire dans *Cent ans d'homosexualité*, qui est un recueil d'articles, une passionnante étude sur la fonction de Diotime dans le Banquet ; et au caractère très stimulant des recherches qu'il mène dans le cadre des études gays et lesbiennes particulièrement à partir de l'œuvre de Michel Foucault.

David Halperin enseigne ou a enseigné dans diverses universités anglo-saxonnes, notamment aux USA et en Australie. Il y est considéré comme un théoricien important dans le cadre des études gays et lesbiennes, à savoir les études sociologiques, historiques, philoso-

phiques et littéraires consacrées aux gays et aux lesbiennes, qui sont largement articulées à des pratiques à la fois sexuelles et politiques.

Ajoutons que David Halperin a passé une partie de son adolescence à Paris et y habite maintenant pendant l'année. Sa connaissance de notre langue et sa disponibilité nous ont grandement facilité les choses.

L'Impair : Il y avait des questions sur *Cent ans d'homosexualité*, concernant notamment la construction du concept d'homosexualité.

David Halperin : Oui.

I : Vous abordez la question de « l'orientation » homosexuelle, orientation par le discours et non par les gènes et les hormones.

DH : Pas par les gènes, mais peut-être tout de même par les gènes et les hormones.

I : Ça ne change pas le problème.

DH : Peut-être un peu, mais pour l'individu, son choix d'objet sexuel ne se présente pas comme un choix ou comme une construc-

tion, comme une pulsion naturelle. On n'arriverait jamais à une théorie constructionniste ou constructiviste, simplement par l'introspection. On peut découvrir tout ce qu'on veut de soi-même, on n'arrivera jamais à comprendre son choix d'objet comme quelque chose qui est construit. Pour ça, il faut la recherche sociologique, historique, comparatiste.

I : Le choix d'objet, pour vous, semble quand même induit par les discours sociologiques, politiques.

DH : Je ne sais pas exactement. Foucault lui-même ne s'interrogeait pas sur cette question là et moi je ne donne pas de réponses parce que c'est hors du champ de ma connaissance, sauf que je dirais qu'on sait bien, à travers les études historiques, que les rapports avec le sexe et le genre se sont transformés en Europe du XVII^{ème} au XX^{ème} siècle. C'est un processus complexe et l'économie, le discours, les familles etc. ont créé ce que Foucault appelait un dispositif de la sexualité qui n'existait pas avant. Mais on ne sait pas grand chose de ça, comment ça s'est induit.

I : Vous parlez d'identification pour rendre compte de la place que quelqu'un occupe par rapport à un choix d'objet.

DH : J'emploie des mots comme *gay identified*, mais ça ne veut pas dire identification, ça veut dire qui se présente comme gay. Quand on parle de l'homophobie, il faut distinguer entre les non-gays, les gays qui se cachent et profitent des privilèges hétérosexuels.

I : Qui les réclament.

DH : Oui, et les gays qui s'identifient comme gays, c'est à dire qui se présentent comme gays.

I : Est-ce ceux-là qu'on peut appeler les *queer* ?

DH : Non, pas forcément. Gay s'oppose à hétérosexuel. Queer s'oppose non seulement à hétérosexuel, mais aussi aux « normaux », ce qui n'est pas la même chose. J'ai beaucoup aimé le terme *queer*, mais je suis réservé sur les conséquences que ça a. Le désavantage du terme *queer* est qu'il n'y a rien spécifiquement à quoi cela se réfère. C'est un écart à la norme. Ça englutit tous les gens qui se sentent marginalisés.

I : Qui se veulent même, pourrait-on dire.

DH : Oui, quelques uns à cause de leurs pratiques sexuelles, et peut-être d'autres choses aussi. Mais en même temps le grand désavantage est qu'il n'y a rien à quoi ça se réfère, et ça peut mener à des conséquences politiques de se revendiquer d'une étiquette à la mode sans rien faire pour le mériter, et ça peut mener à une nouvelle disqualification des gens gays, on l'a vu ça s'est passé souvent. On dit peut-être qu'ils ne sont plus assez queer, plus assez l'avant-garde, qu'ils sont enfermés dans leur sexualité déterminée, fixe, qu'ils sont vraiment homosexuels. De plus, pour quelques homosexuels l'étiquette *queer* peut servir de nouveau placard. C'est une manière de présenter sa sexualité de façon politique, et en même temps de laisser entendre que l'on n'est pas forcément pédé. Ce n'est pas quelque chose qu'on peut régler une fois pour toute. Ça a été une démarche politique qui a servi à faire quelque chose pendant quelque temps, mais qui a plus ou moins perdu son utilité, presque disparu, du moins aux Etats Unis. Si on veut continuer à en tirer des avantages, il faudra savoir comment le gérer pour produire des conséquences pratiques concrètes avantageuses.

I : Garder sa spécificité de départ.

DH : Garder sa spécificité politique.

I : Alors qu'actuellement le *queer* risque de renforcer l'homophobie.

DH : Les gens qui sont homophobes sont légitimés par le fait que les gays ne sont plus *queer*. Nous étions disqualifiés une première fois par le fait que nous n'étions pas normaux, maintenant on nous disqualifie parce que nous ne sommes pas assez *queer*, mais le résultat est le même.

I : La lutte contre l'homophobie paraît marquer des points aux E.U.

DH : En France aussi. J'étais lycéen à Paris dans les années 60. Je n'aurais jamais imaginé qu'on pourrait avoir une vie gay ouver-

te à Paris, dans des capitales de la vie gay mondiale.

I : Il y a tout de même si j'ai bien compris, tout un mouvement gay qui est pour une sorte de banalisation et on se réjouit de la banalisation, *Le Monde* écrit beaucoup là-dessus, et puis il y en a d'autres qui disent : « mais justement notre spécificité, notre identité, n'est pas de se couler dans un modèle hétéro avec le PACS, ou le mariage homosexuel, l'adoption, enfin toutes ces questions mais c'est de garder quelque chose de singulier ». Que pensez-vous de ça ?

DH : On a eu ces débats aussi aux E.U. Il faut voir les effets concrets du point de vue des gens qui disent : « vous, les homos, vous avez le boulot d'être transgressifs, alors surtout ne vous mariez pas, ne vous pacsez pas, ne demandez pas de droits parce qu'on tient beaucoup à ce que vous restiez tous comme Genet des résistants, des criminels, des parias, etc ». Moi, je veux bien, mais ce n'est pas une raison pour ne pas nous accorder nos droits !

I : Civiques, enfin sociaux...

DH : Oui, je ne tiens pas que ce soit mon boulot d'être transgressif pour plaire aux hétéros. Qu'ils se débrouillent sans mon aide. Mais en même temps, à l'intérieur du mouvement gay, je critiquerai, non pas le mariage gay, mais le mariage gay qui fonctionne dans une certaine politique comme un moyen de diaboliser d'autres formes de rapports sexuels que pourraient avoir les gays.

I : Ce serait une certaine homophobie d'une certaine manière.

DH : Oui, en effet. Il y a des leaders gays qui demandent le mariage gay, qui traitent ceux qui ne veulent pas se marier ou qui ne sont pas d'accord avec cette politique-là comme des irresponsables, des monstres, des immoralistes. Je ne voudrais pas acheter le mariage en payant le prix de la disqualification de toute autre forme de sexualité gay. Mais, en même temps, évidemment oui, il faut bien avoir droit au mariage. Ce qui me plaît dans le PACS, c'est qu'on avait dit avant le vote que c'était pour donner un certain statut aux homos, que ça ne changerait pas beaucoup de choses. Or on est justement en train de découvrir combien de choses ça change. Ça pourrait aboutir à interdire l'adoption aux célibataires. J'espère que cela n'aboutira pas à ça. Mais on n'avait pas prévu que tant d'homosexuels allaient se passer

I : C'était étonnant.

DH : Je crois que c'était prévisible mais on a été étonné. Et ça veut dire que, grâce au PACS, les hétéros ont le choix entre quatre types de relations reconnues par l'Etat : le mariage, le concubinage, l'union libre et le PACS. Ça n'existe pas aux E.U. On se marie ou pas, mais la plupart des relations hors mariage ne sont pas reconnues légalement en général. On avait demandé le mariage dans l'Etat d'Hawaï, et la Cour Suprême du Vermont avait donné le droit aux gens d'obliger l'Etat soit de permettre aux gays de se marier, ou bien de donner les mêmes droits que ceux conférés aux couples mariés. Tous les gens étaient épouvantés mais ils voulaient surtout ne pas permettre aux gays et aux lesbiennes de se marier. Alors ils ont choisi de leur accorder tous les droits du mariage. Il y avait, je ne sais pas, une centaine de lois. C'est une longue affaire de raconter tout ce qu'il a fallu leur accorder, mais c'est ce que l'Etat du Vermont a fait pour les homos qui ont des droits que les hétéros n'ont pas. La seule raison pour laquelle on a accordé ces droits aux gays, c'est qu'on voulait surtout pas leur permettre de se marier. N'importe quoi, mais pas ça. Ce sont des enjeux légaux, qui dépendent de la constitution de l'Etat, du fait de l'intervention de la Cour. S'il avait fallu voter, cela ne se serait pas passé. Mais une fois que c'était accordé aux gays, est-ce que ce modèle qui est venu sans que les gays n'aient jamais demandé cela, c'est-à-dire quelque chose comme le PACS, mais beaucoup plus fort, parce que le PACS ne nous accorde pas beaucoup de droits, est-ce que cela pourrait servir de modèle pour d'autres luttes dans d'autres Etats ? A l'inverse, dans l'Etat d'Hawaï, où les gays ont plaidé pour avoir le droit de se marier, on a finalement, je crois, réécrit la constitution de l'Etat pour les empêcher.

I : Est-ce qu'il y a eu un mouvement hétéro pour obtenir ces mêmes droits ?

DH : Non. Dans le Vermont, mon partenaire a droit à l'as-

surance maladie, s'il n'est pas marié avec moi, seulement si nous sommes du même sexe.

I : C'est étonnant.

DH : La tendance aux E.U. c'est d'éviter de donner des droits, des options aux hétérosexuels.

I : On a un peu l'impression que l'Etat fait presque la part du feu.

DH : Ça reste limité. Mais quand ça commence à bouger, ça bouge. C'est pour cela que j'avais cité assez longuement l'exemple du Vermont. C'était quelque chose que l'on n'attendait pas, que personne n'avait demandé, que personne n'avait envisagé. Mais il est apparu un autre modèle et maintenant que ça existe, il pourrait servir pour d'autres luttes hétérosexuelles. Je ne sais pas si ça va se faire, mais j'imagine que, sans doute, il y aura des hétéros qui vont se demander pourquoi ils n'ont pas les mêmes droits que les homos. Il y a toujours des dynamiques, on ne sait pas où ça va aboutir, droit au mariage, reconnaissance sociale des rapports. Les gays et les lesbiennes font bouger les choses et cela pourrait bénéficier à beaucoup d'autres. Maintenant je trouve que ça n'a pas de sens comme ça d'opposer droit au mariage et une politique qui réclame des effets de transgression ou quelque chose comme ça. Il faut surtout se baser sur les effets concrets, sur ce que ça donne dans un certain contexte. Ce sont des questions finalement politiques, pas philosophiques.

I : La notion essentielle d'un point de vue politique que vous défendez est celle de résistance, en tant que la libération viserait à un autre pouvoir, qui serait en fin de compte de même nature.

DH : La libération en tant que telle prétend s'inscrire dans un espace tout à fait libre, d'où le pouvoir serait tout à fait retiré. Malheureusement elle a, en général, des effets politiques qui sont autres que des effets de libération.

I : De répression !

DH : Oui, c'est très simple à comprendre. La révolution sexuelle, telle qu'on l'avait expérimentée, était un mouvement de libération pour que les gens deviennent hétéros. Ce n'était pas un vrai mouvement de libération. Je crois que Foucault disait avec raison que les mouvements de libération dictaient aux gens d'autres directives, en faisant semblant de ne pas le faire. C'était une ruse. En même temps, il disait, dans diverses interviews vers la fin de sa vie, qu'il ne voulait pas dire, par exemple, que la libération n'avait pas de sens quand on disait qu'une révolte chasse un pouvoir impérialiste, qu'on pouvait alors parler de libération d'une colonie. Mais il ajoutait que pour mettre en œuvre cette liberté il allait falloir des pratiques concrètes de liberté plutôt qu'une libération en tant que telle.

I : Il insiste beaucoup sur cette idée de pratique concrète, et on a l'impression que la liberté, c'est la liberté contre soi-même dans la vie sexuelle en particulier.

DH : Parce que le sujet garde en soi en quelque sorte une cinquième colonne.

I : Le sujet de Foucault est en permanence en création, en découverte de soi, en mouvement.

DH : Mais qui est très assujéti par le pouvoir disciplinaire.

I : Par la culture.

DH : Par la détermination sociale, etc. La résistance, cela veut dire qu'il y a des choses à quoi résister en soi-même.

I : Mais alors comment concilier cette résistance avec cet espace de liberté à créer sur lequel Foucault insiste tellement. On avait remarqué quand même, et c'est peut-être la dernière question à propos de la psychanalyse, que c'est ce que Freud disait : « Là où c'était, je dois advenir », avec l'idée de quelque chose d'un mouvement de résistance, encore que le terme de résistance en psychanalyse soit ambigu.

DH : Oui.

I : Mais ce qui est peut-être intéressant dans ce que vous dites c'est que ça peut permettre de le réhabiliter parce qu'au fond la résistance c'est quelque chose de complexe, c'est quelque chose qui permet aussi au sujet d'exister.

DH : Oui, mais le mauvais sujet. C'est le mauvais sujet qui existe chez Freud à travers la résistance, le sujet qui résiste au psychanalyste.

I : A la vérité.

DH : A la santé.

I : Il n'a pas raison de résister au psychanalyste ?

DH : Ben oui, il a bien raison !

I : Peut-être, il y a une dimension aussi politique qui est à prendre en considération, parce qu'il me semble que la psychanalyse a depuis Lacan beaucoup changé et ne fait plus partie de ces structures normatives bourgeoises. Dans la cure. Dans l'institution ce n'est pas si évident.

DH : C'est ce qu'on m'a dit. J'attends toujours.

I : Vous attendez toujours ?

DH : Toujours que ça se produise.

I : Alors qu'est-ce que ça vous fait de voir les psychanalystes s'intéresser autant à ce que vous avez à dire ?

DH : Et bien, comme je vous ai dit naviguer est toujours tout à fait imprévisible. J'avais cité cette phrase de Guillaume Duslan au début d'un essai que j'avais publié il y a quelques années où il dit « je vis dans un monde où plein de choses que je croyais impossibles sont possibles ». On ne sait jamais ce qu'il va arriver. Et évidemment je n'avais jamais prévu que les psychanalystes s'intéresseraient jamais à mes travaux, mais, bon, il m'a fallu un an pour bien comprendre pourquoi les éditions EPEL voulaient traduire mes travaux, mais j'ai commencé à avoir une petite idée.

I : Qu'elle est-elle ?

DH : Non, je crois que c'est à eux. Ce n'est pas à moi à parler en leur nom.

I : Oui mais vous pouvez aussi en penser pour vous-même quelque chose.

DH : Je dirais simplement en général que j'ai noté une volonté de désacraliser la psychanalyse, de déscientifiser la sexualité et d'ôter à la psychanalyse sa fonction normalisante, mais je crois que ce qu'on ne sait pas encore c'est si on peut ôter à la psychanalyse sa fonction normalisante sans la détruire totalement, c'est-à-dire qu'est-ce qu'il resterait de la psychanalyse si on réussissait à la détacher totalement de la normalisation ?

I : Que la psychanalyse retrouve une certaine marginalité ?

DH : Qu'elle coupe tout lien avec l'hétéro-normativité. C'est à dire faire de la psychanalyse quelque chose qui ne serait plus une machine à fabriquer l'homophobie et l'hétérosexualité. Et plus que ça détruire tout lien entre les concepts du sexe et de la sexualité et un savoir sur la sexualité, que la psychanalyse cesse vraiment d'être un savoir. Je sais bien que c'est ce que disent souvent les Lacaniens, que la psychanalyse n'est pas un savoir, mais si on les pousse un petit peu, on voit très bien que la psychanalyse est un savoir, qu'ils sont toujours des experts, qu'ils vous disent toujours des choses.

I : Définies.

DH : Sans qu'on voie la base logique ou rationnelle sur laquelle cela repose. Par exemple, il y a toute une distinction psychanalytique lacanienne entre le plaisir et la jouissance. Sur quoi est-ce que ça se fonde ? Est-ce que c'est vrai ? Est-ce qu'il existe vraiment une telle distinction ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres moyens de penser le plaisir ou la jouissance ? Est-ce que la psychanalyse survivra si on se débarrasse tout à fait de cette distinction entre plaisir et jouissance ou est-ce que la psychanalyse doit à tout prix s'attacher à cette distinction par peur de se voir se dissoudre si cette distinction ne se tient pas ?

I : On peut tout de même retourner la question par rapport à ce que vous écrivez dans *Saint Foucault* à propos du Sado-Masochisme.

DH : Je dis à un moment que ce n'est peut-être pas le témoignage le plus honnête. C'est Bersani qui a fait cette critique et qui la fait fort bien.

I : Très fort.

DH : Un peu trop fort mais très bien. Il a dégagé des élé-

ments où Foucault semble un peu défensif, où il semble donner dans l'apologie du SM. Pour rendre compte de la complexité de la pensée de Foucault, on peut dire que s'il laisse entendre que le SM est bon pour nous, c'est qu'en même temps, selon lui, c'est quelque chose aussi de très mauvais pour nous. Et dans ce sens, il se rapproche un tout petit peu de Bersani.

I : Ce qui a l'air central, c'est un certain rapport au corps.

DH : Ces questions qu'on pose à la sexualité et aux conduites sexuelles sont toujours formulées à partir d'une vérité à découvrir, c'est-à-dire d'une science du plaisir plutôt qu'à partir d'une érotologie, d'un art érotique basé sur une connaissance profonde du corps et de ses capacités. Alors ces questions qu'on pose n'aboutissent jamais à des réponses vraiment satisfaisantes. On peut par exemple imaginer d'autres modèles qui analyseraient le SM dans des termes différents. Comme on commence toujours à se poser des questions qui partent toujours d'une science sexuelle, on arrive toujours à des réponses qui sont insatisfaisantes parce que ça nous ramène toujours plus ou moins au début.

I : C'est à dire à un donné. La psychanalyse bafouille un peu autour du problème économique du masochisme. Encore que Freud ait été le premier à parler de l'érotisation de toutes les parties du corps. Ça a été assez révolutionnaire à l'époque. Et aussi de la nature toujours partielle de la pulsion, et de l'autonomie du choix d'objet.

Pour revenir à votre *Saint Foucault* j'ai cru percevoir une certaine ironie dans votre traitement du Body Building.

DH : Comme vous voyez, je ne suis pas un body builder ! Je peux défendre le Body Building sans être soupçonné d'être partisan. Il y a beaucoup de méchanceté là-dedans, mais elle porte plutôt sur les gens qui critiquent le B.B. Le B.B. peut former une analogie assez précise pour les pratiques de soi, les arts de l'existence comme Foucault les avait définis. Et c'est parce que cela produit un certain choc quand on part de l'éthique grecque et qu'on arrive au gymnase club, d'une part parce que je trouve cela d'une grande justesse, et d'autre part parce que cela met en question, cela force les gens à se demander quelles seraient les pratiques de soi-même de tous les jours, quelles seraient les pratiques de soi-même qui nous soient accessibles maintenant. Voilà qui justifie la comparaison avec les body builders.

I : J'ai l'impression qu'il y a un travail de Foucault sur le corps, sur une espèce de dislocation du corps, on pourrait presque dire une mise à la torture, mise au travail du corps.

DH : Vous pensez à quoi par exemple ?

I : Par exemple sur le SM ou le Fist-fucking. Dans un imaginaire hétéro le FF. est vraiment une image horrible.

DH : Oui, je crois pour tout le monde.

I : Il y a quelque chose dans la place que vous lui donnez dans le *Saint Foucault*, je dirais même que ça va loin, on dirait presque une expérience mystique, comparable au yoga.

DH : Je crois pas qu'il faille surévaluer le FF. C'est un exemple de pratique que Foucault avait rencontré à San Francisco, qui l'avait beaucoup frappé parce qu'il sagissait de l'invention d'un nouveau plaisir, et de plus, c'était un plaisir qui fondait des rapports sociaux. On peut bien imaginer que cette pratique-là avait été pratiquée, le long des siècles peut-être pas, en partie sans doute. Evidemment ça devient beaucoup plus facile avec l'usage de certaines drogues comme les poppers, l'extasy. Les drogues nouvelles ont facilité cette pratique là. Mais en plus, ce qui était important à l'époque à San Francisco, c'était qu'il y avait aussi ces clubs. Ce n'était pas simplement une pratique privée. Il y avait des lieux de rencontre pour les gens qui goûtaient ça. Il y avait des associations et même des identités groupales. Mon amie Gale Ruben a une photo d'une course à S.F organisée par une association de Fistfuckers qui avaient un club et qui prévoient des événements sportifs dans les rues de S.F. Il y avait aussi des quartiers, un en particulier, qui étaient fréquentés, habités par des gens qui aimaient le F.F. et des sado-maso en général. Je crois que Foucault était très frappé d'une part par cette invention d'un nouveau type de plaisir et, d'autre part, par la possibilité de fonder une société

en quelque sorte, ou au moins une identité ou une appartenance, sur une pratique sexuelle non normée. Ces deux choses ne renvoient pas à la mystique, ce n'est pas ça la mystique, dans aucun des deux cas.

Mais il faut dire aussi que la recherche du plaisir en général effectue un changement dans le sujet, parce que le sujet disciplinaire de nos sociétés, on le sait bien, est un sujet qui est fondé en quelque sorte, sur la maîtrise du plaisir, même la résistance au plaisir. Alors pour Foucault et d'autres ce qui donne l'intérêt du F.F. à S.F., c'est la possibilité de fonder des sous-cultures sur la recherche novatrice du plaisir, qui est quelque chose d'important. Ça bouscule le sujet. Ça change les priorités personnelles et sociales et ça mène à l'invention de choses, le FF. entre autres, qui changent le rapport du sujet à son corps. Si on a un rapport très différent au corps, si on traite son corps comme un outil qui vous permet d'agir ou de penser, ou d'appartenir à la société, et si aussi vous traitez votre corps comme un jardin d'amusement.

I : A vous lire, il y a pas mal de choses. Il y a le plaisir, et en même temps l'excès, vous parlez du « trop », il y a le travail qui a l'air de jouer un rôle très important dans la démarche, comme travail sur soi. On pourrait même se demander s'il n'y a pas un jeu entre le travail et le plaisir.

DH : Foucault parle d'une ascèse homosexuelle. C'est un jeu entre le travail et le plaisir. J'ai voulu montrer par l'exemple du Fist Fucking et du club que Gale Ruben décrit à San Francisco qu'évidemment pour produire un endroit où des gens qui ne se connaissent pas pouvaient avoir des rapports intenses et intimes...

I : Intimes ? On a l'impression qu'il n'y a pas d'intimité.

DH : Oh ! si, tout de même.

I : C'est une pratique publique, c'est une pratique à deux. Il pouvait y avoir toute une palette.

DH : Oui, mais comme Ruben le décrit, ça pouvait être une relation tellement intense, que ça peut construire, entre des gens qui ne se sont jamais connus, un lien entre eux qui reste, et en tout cas, même si ça ne reste pas, il ne faut jamais sous-estimer l'intimité qui se produit à l'intérieur des rapports anonymes. C'est précisément l'anonymat qui peut permettre une intimité qui est très difficile à construire avec des gens auxquels on parle.

I : Sans aucun doute, encore que l'expérience de parler...

DH : Pour Ruben, il faut beaucoup de travail pour construire un endroit où ces choses peuvent se passer.

I : Je reprends la balle au bond sur le fait de parler. Le propre de la situation analytique, c'est d'être une situation d'intimité, entre des gens qui restent très largement des inconnus.

DH : Pas tout à fait anonymat.

I : Non en tout cas un des deux reste très largement anonyme, je crois.

DH : Oui. Ça dépend du style...

I : Il ne peut pas y avoir d'analyse analytique, si l'analyste n'est pas dans une position de retrait. Mais effectivement l'intimité se crée à l'intérieur de la parole. C'est une autre expérience.

DH : Oui. Mais c'est une expérience plutôt conventionnelle. Dans la société en général, on connaît les gens à travers la parole. C'est comme ça qu'on se présente. Normalement il faut un bout de temps pour se connaître, pour devenir amis, pour devenir amants. Dans ces clubs de gays, on fait des choses très intimes avec des gens qu'on n'a jamais vus avant, et qu'on ne reverra jamais. Je crois qu'on pourrait dire que se sont des rapports tout à fait impersonnels, mais ça ne veut pas dire forcément que se sont des rapports qui manquent d'intimité. On peut dire au contraire qu'il y a une sorte d'intimité qui se produit à l'intérieur de ces rapports-là que brise la parole.

I : C'est-à-dire que si l'on parle, il y a quelque chose qui va se casser.

DH : Oui.. quelque chose d'autre se produit.

I : Pourquoi ? Parce que la parole est purement conventionnelle, sociale ?

DH : Non. Parce que ça donne à l'autre un autre mode d'accès au sujet. Il faut dire que l'anonymat n'est pas absolu. Moi je suis

dans les mains. Ça arrive assez souvent que les gens me disent :

« Ben, t'es américain » !

J'ai jamais prononcé un mot, ils savent pas ça à travers mon accent.

I : Ça peut passer à travers un autre langage, qui est le langage du corps.

DH : Une fois récemment, j'ai demandé au type pour quoi, croyait-il, il m'avait dit ça. Il a dit : « Oh ! Je ne sais pas, les moustaches, le style ». Ça veut dire que l'anonymat n'est pas si absolu que ça, mais tout de même, y'a des choses qui peuvent se passer entre individus qui sont permises par des rapports non parlés que brise la parole. Je crois que cette possibilité-là est toujours assez importante, qu'il ne faut pas la sous-estimer. Quant au Fist Fucking, j'avais mis l'accent dessus, mais il ne faut pas l'exagérer. C'est une pratique parmi d'autres. Il s'agit vraiment d'intensification du plaisir, de l'invention de plaisirs, de découvertes de plaisirs, de modes de construire le plaisir différemment. On aurait pu parler de rapports sexuels à plusieurs personnes à la fois. Dès qu'il y a une troisième personne, ça change beaucoup de choses. Une quatrième, une cinquième, une dizaine encore plus. Et quand il s'agit de rapports entre une multiplicité de personnes, qui sont tous des hommes, on a un rapport assez particulier qui, je crois, n'est pas encore bien pensé par la psychanalyse, parce qu'il s'agit d'un rapport qui n'est ni narcissique ni anaclitique. C'est-à-dire l'anaclitique et le narcissique sont des thèmes opposés dans les *Essais sur le narcissisme* de 1911 et il y a un chercheur gay, qui est assez lacanien, qui s'appelle Earl Jackson, qui a écrit un bouquin à traduire, *Strategies in deviance*, c'est une analyse plutôt littéraire, mais c'est fondé sur la notion que chez les homosexuels et les hommes, il y a un rapport particulier, c'est-à-dire un rapport entre deux sujets autorisés, parce qu'ils sont tous des hommes et non des femmes. C'est-à-dire des gens qui ont un statut de souverain, de sujet, qui est accordé aux hommes par la société. De plus, ils sont semblables et en même temps différents. Alors là, c'est une érotique qui ne peut pas être confondue avec les rapports entre hommes et femmes ou entre femmes et femmes. C'est un rapport qu'il faudrait saisir dans toute sa spécificité et où le sujet est à la fois sujet et objet, où il est dans la position à la fois narcissique et anaclitique, ce qui ne se produit pas dans les rapports d'objets. C'est tout à fait particulier aux gays.

I : Alors là, je n'en suis pas persuadé. J'ai l'impression que dans les rapports amoureux il y a toujours des clivages, des découpages narcissiques - anaclitiques.

DH : Oui, mais simplement que, quand on fait l'amour avec plusieurs personnes et quand on voit la pornographie où quelqu'un baise quelqu'un d'autre, on s'identifie à tous, si c'est le mot juste, à l'homme qui baise et à l'homme qui est baisé. Je ne sais pas comment font les hétéros, mais je ne sais pas si on dirait qu'un homme hétéro, quand il voit la pornographie, s'identifie autant avec la femme qu'avec l'homme.

I : L'expérience irait plutôt dans ce sens.

DH : Ça se peut.

I : C'est un des éléments essentiels dans le voyeurisme que de s'identifier.

DH : Oui, mais même si ça arrive, je crois que ça a un sens différent pour un homme hétéro de s'identifier à une femme soumise dans l'acte sexuel, que ça a pour un homme gay de s'identifier à un autre homme.

I : Vous dites tout de même un certain nombre de choses sur les femmes qui sont très strictes, très carrées. Vous en parlez comme de non-sujets d'une certaine façon. D'abord la pratique, c'est tout de même que les femmes parlent, que les femmes ont aussi un pouvoir social, amoureux et peut-être une version différente de la sexualité. Est-ce qu'on peut dire qu'il s'agit d'une pure position de soumission ?

DH : Non, écoutez ! Je ne suis pas quelqu'un qui traite toutes les femmes comme des victimes, et qui leur ôte tout statut de sujet. Simplement on sait très bien qu'il s'agit du deuxième sexe. Quand on parle de l'Homme, on parle en principe des hommes et

des femmes.

I : Il y a aussi cette question réelle pour tout homme. Je ne sais pas si la question du choix d'objet homosexuel permet de résoudre la question, j'ai plutôt l'impression qu'elle permet de la contourner, de l'éviter. Que veut une femme et qu'est-ce que c'est qu'une femme. C'est une confrontation qui est dans la sexualité hétéro, et je ne sais pas comment elle est dans la sexualité homo.

DH : Écoutez, c'est un problème que se posent les hommes sur les femmes. C'est un problème qui est plus ou moins fabriqué, façonné par les rapports sexuels qu'ont construits les hommes, qui font des femmes quelque chose de mystérieux, d'insaisissable, parce que dans une situation patriarcale, on ne sait jamais si la réponse de la femme est quelque chose qui vient d'elle ou qui répond à sa position de soumission, si ce qu'elle dit, c'est quelque chose qu'elle ressent vraiment ou si c'est quelque chose qu'il faut qu'elle dise parce qu'elle y est obligée. Ça, c'est une question, pas forcément pour les femmes mais une question que les hommes doivent se poser au sujet des femmes. Parce que leur statut d'hommes, leur pouvoir en tant qu'hommes, rendent toujours la subjectivité des femmes obscure.

I : Du fait de la relation patriarcale ?

DH : Oui.

I : Et comment vous pensez justement que la lutte homosexuelle pourrait changer quelque chose dans les rapports hétérosexuels ?

DH : Sans doute, et je dirai aussi que la politique féministe a eu un grand impact sur la politique homosexuelle, parce qu'il s'agit dans tous les cas de briser le monopole de pouvoir du sujet masculin. Mais ce que je voulais dire avant, ce n'est pas que les gays avaient des rapports révolutionnaires ou étaient des gens qui avaient une sexualité avant-gardiste. Il s'agit dans tous les cas de briser en quelque sorte le monopole du pouvoir des sujets masculins. Mais, en tout cas, ce que je voulais dire avant, ce n'était pas que les gays en tant que gays avaient des rapports révolutionnaires ou étaient des gens qui avaient une sexualité avant-gardiste ou qui échappaient aux relations patriarcales. Ce n'était pas ça que je voulais dire. Simplement, qu'en tant que gays, les rapports sexuels des gays entre eux, ne sont pas tout à fait semblables aux autres rapports qu'on connaît et qu'on a étudiés, particulièrement dans la psychanalyse. Les théories, catégories psychanalytiques qui ont été construites plus ou moins à partir de la vie hétéro ne s'appliquent pas forcément très bien aux homos. Évidemment quelques concepts s'appliquent, mais je crois que c'est plus difficile simplement d'élargir ou d'appliquer la psychanalyse aux homos telle que la psychanalyse est construite. Parce que l'homosexuel masculin au moins met en opération des rapports qui ne sont pas semblables aux rapports sexuels qui se passent ailleurs, il y a une spécificité érotique et psychique de l'érotique gay qu'il faut penser en ces termes-là et pas en d'autres termes qui pourraient s'appliquer. C'est ça par exemple que Earl Jackson montre quand il fait une étude de la littérature et du cinéma gay. Il démontre comment ces rapports de base, c'est très simple, le fait que son partenaire ait le même sexe que soi, c'est aussi un sujet autorisé, que c'est à la fois un sujet et un objet, qu'on est à la fois un sujet et un objet en rapport avec lui. On a avec lui des rapports qui sont à la fois narcissiques et anaclitiques, qu'il s'agit d'une intersubjectivité narcissique quelque chose de presque impossible pour la pensée psychanalytique classique. Tous ces enjeux-là, on peut montrer comment on les voit représentés dans le cinéma, dans la littérature homosexuelle masculine. C'est une spécificité à laquelle il faut quand même prêter une certaine attention. Et alors pour cela vous avez commencé par dire que le F.F. c'est quelque chose de terrifiant, d'horifiant.

I : Vous avez dit que pour un homo aussi, qu'il y avait une figure de l'horreur dans la représentation.

DH : Mais c'est pour cela que je vous dis qu'il ne faut pas surestimer le F.F. Il y a dans la sexualité homosexuelle des choses qui se produisent, et qui ne sont pas semblables à des choses qui se produisent dans la sexualité lesbienne ou hétérosexuelle. Et je crois que

c'est ça l'important, la spécificité de ces rapports-là, en plus avec l'expérimentation du plaisir, avec des moyens d'augmenter le plaisir, comme l'anonymat. La redécouverte des parties du corps comme des organes érotiques. La possibilité de faire l'amour avec plusieurs personnes, mais qui ne sont pas divisées dans des sexes différents, quoi d'autre, des vies de couples qui ne sont pas forcément des vies de couples, des vies de couples fidèles mais dans mon langage. Et il y a d'autres choses aussi. Quand on décrit de façon lacanienne les rapports sexuels, il y a toujours une rencontre entre un phallophore et un castrateur. Je me suis dit mais est-ce que ça, si on dit qu'il ne s'agit pas de l'homosexualité et de l'hétérosexualité, mais cette rencontre-là ça peut être le bébé avec le sein, ça peut être des personnes différentes, ça peut être n'importe quoi.

I : La question essentielle de la psychanalyse, c'est la double question du phallus et de la castration.

DH : Peut-être, je vous fais confiance.

I : C'est un des piliers théoriques de la maison.

DH : Moi, je n'en sais rien.

I : Mais en plus c'est une description très générale des rapports sexuels humains qui ne décrit pas une position, enfin qui peut décrire une position féminine et une position masculine.

DH : C'est ça qu'on dit, oui.

I : Oui et vous formulez une critique.

DH : Oui, simplement qu'on dit que ce drame, ce petit drame de confrontation entre un phallophore et un castrateur est quelque chose qui n'a rien à voir avec la différence des sexes mais qui est basé sur la nature de je ne sais si on peut même dire la sexualité ou le plaisir, mais en tout cas c'est basé sur quelque chose de fondamental, le phallus, la défaillance phallique etc. Je pense que premièrement est-ce qu'on pourrait prendre que c'est pas forcément quelque chose d'hétérosexuel, mais que ce sont des enjeux beaucoup plus généraux. Je me demande si ce sont ces modèles-là que les gays auraient jamais inventés eux-mêmes, c'est-à-dire si les gays devaient construire une théorie en quelque sorte psychanalytique est-ce qu'ils arriveraient jamais à une théorie ou à un modèle pareil ? Est-ce que ça ne renvoie pas plutôt, comme je l'ai dit à Jean Allouch, au cliché de la mélancolie hétérosexuelle, où il s'agit du ponctuel dans la défaillance phallique. Je pense par exemple à l'histoire que vient de me raconter un de mes amis, où il décrit un jeune homme gay qui se branle avant d'aller chez un copain pour des rapports sado-maso, précisément parce que, pour lui, la jouissance phallique ça n'entraîne pas, c'était pas ça qu'il cherchait...

I : Il ne voulait pas être embarrassé par elle, pourrait-on dire...

DH : Ce n'était pas ça l'enjeu. Et pour se débarrasser de ça, pour éviter que cette question de la ponctualité si on peut dire du rapport n'entrât en jeu, il se branlait avant d'y aller. Alors quand on a des rapports comme ça par exemple, on se demande si des gens auraient jamais construit une théorie qui tourne autour de cette notion de défaillance phallique, d'une rencontre entre phallophore et castrateur. N'est-ce pas toujours là un modèle hétéro bien qu'on dise que ça n'a rien à voir avec la différence des sexes on voit tout de même que ça a tout de même un tout petit peu à voir, ça renvoie tout de même à un modèle qui est déjà familier, qu'on reconnaît, non ?

I : Oui. Il y aurait tellement de choses à dire sur ce que vous citez là. C'est effectivement tout à fait intéressant comme acte sexuel. D'abord la question de savoir quand commence l'acte sexuel : la branlette d'avant fait ou pas partie du tableau global. On peut pas savoir...

DH : Oui.

I : En tout cas il y a une précaution qui est prise là. Par ailleurs, ce que j'entends tout de même derrière ce que vous dites, c'est que la question de la castration, c'est vrai, elle est renvoyée à la différence des sexes, effectivement, dans l'expérience de la rencontre avec le sexe féminin. Dans la relation homosexuelle comme vous en parlez, la question de la différence des sexes peut-être, ou en tout cas sous le coté du plus ou du moins, de ce qui y est ou de ce qui n'y est pas,

d'une certaine façon est aboli, au moins dans la relation sexuelle.
DH : Oui, ou bien façonné différemment.

I : Alors la question peut se reprendre à nouveau de comment vous comprenez l'intérêt des psychanalystes pour les écrits gays, vos livres. Est-ce que c'est important de rendre compte, de rendre public cette élaboration, cette façon de parler parce que c'est vrai qu'il y a quelque chose de très extraordinaire dans cette façon de parler de la sexualité, de l'acte sexuel, des pratiques sexuelles.

DH : Je crois qu'il s'agit en premier lieu pour les gays de nous rendre compte de ce que nous avons réalisé parce que comme les gays sont tous nés dans une société hétéronormée on a souvent de la peine à se rendre compte que nous ne sommes pas simplement des êtres ratés, mais des gens qui ont produit quelque chose de bien, qu'il faut estimer. Mais en dehors de cela, je crois qu'il y a un autre intérêt, c'est que la psychanalyse comme radiographie de l'hétérosexualité, si ça n'a aucune autre valeur, au moins ça nous apprend quelque chose sur la structure hétérosexuelle. Par exemple, je crois, une des choses qui épouvante les hétéros chez les homos, c'est précisément la possibilité d'une sexualité qui s'échapperait presque totalement de la castration, et je crois que ça pourrait expliquer par exemple l'hystérie déclenchée chez les hétéros par le SIDA. Ce que je dis ça n'est pas original, je résume les travaux qui ont été fait par les autres, Bersani par exemple, d'autres aussi qui ne sont pas traduits en français, comme D.A. Miller. C'est-à-dire l'épouvante qu'éprouvent des hétéros devant une sexualité qui n'est pas limitée, ou tranchée, qui n'est pas soumise à la castration, explique comment ils ont compris le SIDA, comme en quelque sorte une substitution à la castration, quelque chose qui mettrait un terme au plaisir homosexuel, ce que les homos ne sauraient pas faire parce qu'ils ne sont pas limités, qu'ils connaissent des plaisirs non limités ou bien non limités de la même manière. Je crois, pour les homos, c'est quelque chose d'important de comprendre, à travers la psychanalyse, ce que c'est que les fantasmes hétérosexuels.

I : Ce que vous dites me rappelle quelque chose qui m'interroge, qui est dans Freud, je ne me rappelle plus où. Il parle à un moment du principe du plaisir comme un des moyens dans l'opposition entre Eros et Thanatos de mettre un terme à Eros, comme quelque chose qui est au service de la pulsion de mort.

DH : Oui c'est cela.

I : J'ai l'impression que ce que vous êtes en train de dire, c'est qu'au fond on pourrait penser une sexualité, dans laquelle le plaisir ne serait pas du côté de la pulsion de mort, à condition tout de même de le faire échapper à la génitalité.

DH : Oui, c'est ça. Ou bien on a su inventer des pratiques qui échappent à la génitalité ou qu'on ajoute à la génitalité, qui nous donne des moyens d'avoir des rapports qui ne sont pas forcément limités au plaisir qui renvoie à la mort.

I : C'était ça qui était peut-être en jeu dans l'exemple que vous citez, pour parler de cette relation sado-maso, où la question génitale de l'érection serait mise de côté.

DH : Oui, il ne s'agit pas d'une jouissance ponctuelle.

I : Je vous propose d'en rester là pour aujourd'hui. Merci.